
La philosophie « biographée » selon Sarah Kofman

Isabelle Ullern



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/acrh/9933>

DOI : 10.4000/acrh.9933

ISSN : 1760-7914

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Référence électronique

Isabelle Ullern, « La philosophie « biographée » selon Sarah Kofman », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [En ligne], 21 | 2019, mis en ligne le 11 juillet 2019, consulté le 06 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/acrh/9933> ; DOI : 10.4000/acrh.9933

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2020.



L'Atelier du Centre de recherches historiques – Revue électronique du CRH est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

La philosophie « biographée » selon Sarah Kofman

Isabelle Ullern

Dans beaucoup de cas, [les biographes] ont choisi leur héros comme sujet de leur étude parce qu'à cause de leur vie personnelle émotive, ils ont senti une affection spéciale pour lui dès le début. Sigmund FREUD, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, 1910.

(Cité par Sarah Kofman, *L'enfance de l'art*, 1970.)

Pour le spectateur comme pour le créateur, les héros sont donc comme des doubles aux sens divers où Freud définit ce terme dans *L'inquiétante étrangeté* [1919] : à la fois projection du moi et idéal du moi. Il en est ici comme dans le rêve nocturne ou éveillé, où quels que soient les personnages représentés, c'est toujours le « moi », « sa majesté » qui est en question [...]

Découvrir le texte n'est pas trouver le texte derrière un autre texte. C'est partir à la recherche du passé collectif ou individuel dont il reste des traces dans le texte même. Quel rapport y a-t-il entre le passé et ses traces ? Quel est le statut d'existence du passé hors de ses traces ? [...]

Freud montre que le passé individuel comme le passé collectif est plutôt constitué fantasmatiquement par l'individu ou par le peuple que retrouvé [...]

[...] dès le *Léonard*, Freud indique que le « mur » auquel se heurte toute explication psychanalytique est le roc du biologique. [...] Or la

tendance de la biologie est d'expliquer les traits principaux de la constitution organique d'une personne comme le résultat [...] d'un mélange dû au hasard des rencontres d'un spermatozoïde et d'un ovule [...] Le texte de *Léonard* s'achève sur cette énigme : énigme parce que toute vie depuis sa formation jusqu'à la mort est livrée au hasard, au jeu de forces biologiques, à celui de forces psychiques, à celui des forces externes, au jeu des rencontres de toutes ces forces [...]

Sarah KOFMAN, *L'enfance de l'art*, 1970¹.

Elle s'intéressait aux anecdotes en général, dont elle disait qu'elles sont « l'équivalent d'une " touche " qui souligne l'essentiel, la beauté, la seule chose irréfutable, la seule qui demeure quand " la vérité " a disparu ».

Jean-Luc NANCY, « Cours, Sarah² ! ».

- 1 Les pages qui suivent s'inscrivent dans une conversation au long cours entre perspective philosophique et perspective historienne sur des questions en commun, menée avec d'autres participants à ce numéro qui m'ont demandé de présenter succinctement les travaux de la philosophe Sarah Kofman (1934-1994) à propos de la question biographique³. En effet, S. Kofman considère ce problème, en se référant à Freud, à Nietzsche et à Platon⁴, comme relevant de l'écriture de la vie, rien moins. Elle conçoit cela en passant par l'hypothèse esthétique⁵ selon laquelle le texte en est la clé d'entrée : il s'agit de considérer le texte lui-même comme *étoffe vivante et vécue*. Et elle nomme cela très exactement avec une expression tenant lieu de concept, « la vie comme texte »⁶. Pour approcher cette hypothèse, qui ne manquera pas d'intriguer épistémologiquement, voire suscitera légitimement de la défiance méthodique en histoire, il faut repartir des limites de ce que peut la recherche biographique, limites dont l'effort d'écrire en raison une biographie doit s'emparer. Comment, en effet, écrire à partir de tout ce qui est inaccessible dès lors que le passé, la disparition, la mort ont tout recouvert ou effacé *ainsi que les sources et données ne cessent de le montrer* ?
- 2 Et si l'essentiel que la biographie recherche lui échappait ? C'est-à-dire lui échappait à partir même de ses hypothèses de travail et non pas en ce que son objet comporterait objectivement des points aveugles, qu'on laisserait inaccessibles aux recherches par manque de sources. L'hypothèse ne serait plus de n'écrire que ce qui est attesté... Pour autant, on ne peut écrire ce qui n'est plus. Il s'agit encore et encore de la vie humaine individuelle, de la vie passée de quelqu'un qui, par son *étoffe psychique liée à son corps propre*, contraint la tâche biographique à se montrer, au moins, stratégiquement attentive à « cultiver une politique de confrontation avec la littérature, afin de conférer plus de profondeur et de variété au discours historique ». Variations imaginatives propres aux facultés du biographe le plus prudent et rigoureux ? Par ces mots, qui nous renvoient d'une autre façon à ce qu'indique la philosophe Sarah Kofman (dans ce qui est cité en exergue), l'historienne Sabina Loriga, à la toute fin de son essai *Le petit x. De la biographie à l'histoire*, circonscrit de façon précise l'énigme plus réflexive qu'objective qui s'impose à la tâche biographique : c'est de façon réflexive, en interrogeant nos propres capacités à imaginer et nos moyens disponibles pour le faire en rigueur, que le

biographe se trouve devoir « méditer non seulement sur ce qui a été, sur ce qui est advenu, mais aussi sur les incertitudes du passé, sur ce qui aurait pu se produire et qui s'est perdu » que le travail d'écriture biographique s'enclenche. La méthode n'est pas aléatoire (subjective, idiosyncrasique) car elle requiert de « multiplier les points de vue » de la part de « qui s'engage à demeurer dans un monde dans lequel les faits se sont réellement produits »⁷.

- 3 Voici une scène double, ou bien à deux registres au moins : il y a une scène d'autant confirmée (le monde des faits qui se sont produits) qu'elle est démultipliée en autant de possibles non advenus ou non attestés par l'effort rigoureux de l'imagination propre du chercheur-biographe. Cette imagination, qui s'en tient au monde des faits, sera d'autant rigoureuse qu'elle focalise l'interrogation sur « les incertitudes du passé » émanant des sources mêmes. Incertitudes qui surgissent entre les données, dans les jointures en creux, manquant entre ce que les faits et les sources nous permettent de voir et ce qu'ils nous obligent à mesurer comment s'avérant, *de fait*, inaccessible : sauf par hypothèses confiées à l'imagination nécessaire pour en poser une écriture biographique. C'est en effet au moment du passage à l'écriture, travail en soi et travail propre à la littérature, que Sabina Loriga, à l'instar de Sarah Kofman comme nous allons l'indiquer, à l'instar aussi d'autres philosophes en deçà (mieux connus en épistémologie historique, tels Walter Benjamin, Siegfried Kracauer...), propose résolument de prendre en compte ce qui est avéré en tant que cela donne accès à sa perte et (ou) à son potentiel. Le paradoxe méthodique est donc de travailler le passé à partir de ce qui n'en a jamais été inscrit, précisément pour l'écrire. Biographe ne serait pas écrire les faits mais écrire ce qui les relie les uns aux autres de façon vivante (*bios*).
- 4 Dans cette finale de S. Loriga, je lis donc que la question biographique, en tant que question historique qui n'est pas l'apanage des historiens, n'est plus abordée comme celle de représenter ou reconstruire le passé (qui plus est passant de l'individuel au collectif et retour), ni même comme le problème que pose la perception subjective du temps face au *passé*. « Profondeur et variété » : l'historienne prend là en compte *l'étoffe esthétique* de la question biographique. « Multiplication des points de vue », l'invitation esthétique (imaginative en raison) appelle au partage de cette multiplication en même temps qu'à son déploiement. La question biographique méditée par Sabina Loriga peut ainsi être entendue comme appelant à une capacité *transformative du rapport au passé*, une capacité propre à la puissance imaginative en butte à ce qui la limite (« réellement »), une capacité réflexive en tant qu'elle investit « le monde dans lequel les faits se sont réellement produits » à partir de ses limites inconcevables : incertitude, perte, potentiel. Ceux-ci ne s'opposent pas aux « faits réellement produits » (il ne s'agit pas plus de fiction que de synthèse narrative), car ils en procèdent à la façon d'une hétérogénéité intrinsèque qui leur est propre. C'est là signifier une transformation *qualitative et dynamique* du « passé » : il serait au fond un rapport transformateur à l'irréversible, un rapport pluraliste *vivant* – incertain, potentiel –, avec ce qui est perdu du fait même de l'irréversible. Mais il ne serait ce rapport transformateur qu'à partir du choix de privilégier certaines questions que la biographie impose à l'histoire : en tant qu'elle atteste un rapport vivant (*bio-*) au passé depuis le monde dans lequel les faits se produisent et se sont produits. Il revient dès lors au « petit x », qu'est aussi le biographe ! – et c'est ici que se situe ma lecture propre de la proposition de Sabina Loriga –, de pousser l'interrogation commune (particulière mais non individuelle, *i.e.* collectivement partageable), d'investir la problématique ou l'économie bio-graphique d'un tel rapport. Autrement dit, l'effort d'aller à la vie dans le texte passe par la vitalité

même du biographe. Ce renversement est celui qu'opère Sarah Kofman et que sa philosophie permet d'approcher et de penser. Je l'indiquerai dans de grandes lignes, sans aller au détail de cette œuvre, pour proposer un abord dans les limites étroites d'une brève contribution interdisciplinaire. Et mon style sera résolument en interaction avec celui de la philosophe que je présente, qui privilégie la vivacité dans son écriture pourtant sobre et rigoureuse.

- 5 Si j'ai accepté de présenter, ici, quelques aspects de la philosophie méconnue de Sarah Kofman, c'est parce que la biographie est une question motrice de son travail philosophique, pouvant peut-être éclairer nos interrogations sur quelques aspects déterminant cet enjeu de la *bio-graphie* ; aspects critiques d'une part⁸, mais aussi aspects plus éthiques en un sens historiographique d'autre part (il s'agit de regarder le passé, vécu par les particuliers ayant été, ayant vécu, à partir de ses ambivalences les plus extrêmes, avérées dans les faits collectifs et politiques qui se sont produits). De ses premiers à ses derniers livres⁹, Sarah Kofman interroge donc « la vie comme texte ». Pour expliciter quelque peu cette proposition trop dense pour être compréhensible ou acceptable d'emblée, je présenterai la philosophe dans son propre rapport autobiographique – donc philosophique et d'écriture – au biographique, en tant que cela forme d'emblée une adresse actuelle pour le lecteur (paragraphe 1 et 2) : Sarah Kofman, philosophe, écrivain, comme elle se présente elle-même¹⁰, est en effet un des rares philosophe-enfant-témoins parmi les écrivains-survivants de la Shoah comme parmi les philosophes dont elle est contemporaine. Or l'obligation du témoignage contraint à l'autobiographie, qui est elle-même contrainte par le devoir de témoignage propre au survivant d'une tragédie humaine historique. Aussi, le plus particulier et intime est assigné au plus collectif et politique tout en restant une parole singulière, également privée. La parole du témoin survivant atteste que « ceci eut lieu » et relève tellement de l'histoire politique que le « je » qui parle ignore comment il est encore intéressant en tant que « moi » irréductible, infime, l'ayant vécu, le revivant en l'évoquant¹¹. Il y a là comme une impasse mutuelle dans le rapport vivant avec le passé. Impasse simultanément pour la pensée. De cette impasse va surgir la voie (*poros* dans l'aporie¹²) de l'écriture, du texte-vie. À partir de ce mouvement profond de la parole et de la pensée philosophiques de Sarah Kofman, je proposerai (paragraphe 3) quelques repères permettant de caractériser son questionnement conceptuel de « la vie comme texte ». Un questionnement que je conçois comme « construction » en philosophie (j'utilise le terme rigoureusement au sens freudien, qui sera également celui de toutes ces pages¹³) : là où les mots manquent et où les données indiquent ce qui nous est inaccessible, parce que passé, parce que dans le passé (des sources et des témoins), alors à partir de ces données objectives et en creux, le travail de la compréhension biographique propose une construction d'ensemble, susceptible de permettre qu'on en construise une pensée imaginative. Mais une telle construction n'est possible et valide qu'en puisant dans la vitalité même du biographe, dans son investissement vécu de ce qu'il interroge.

Le « texte kofmanien » entre hasard et destin – la lecture recouvrant les incertitudes du passé, son potentiel, pour sauver la voix du texte ?

- 6 Vais-je biographier cette présentation¹⁴ ? Impossible, sauf à me contredire en plaquant une nécrologie dès la première (fausse) note de mon propos, cédant à la tentation de livrer une sorte de notice biographique plus ou moins alléchante dans sa tentative de précision concise. Alors, je lui donne la parole, un peu longuement (paragraphe 2), en intégrant d'emblée des lecteurs de ses livres à sa voix écrite (paragraphe 1), sans lâcher le fil conducteur de l'entretien où elle se présente. Paradoxalement, parce qu'elle-même s'expose indistinctement à travers des anecdotes et ses écrits et travaux, le recours à sa *parole* transcrite nous permettra d'aborder le *texte kofmanien* dans toute son économie. Je nomme ainsi, à la fois, le corpus, son philosophe et sa voix, en lui retournant ce qu'elle dit de Nietzsche lorsqu'elle le nomme « texte nietzschéen »¹⁵. Précisément parce qu'elle interroge le « devenir-Nietzsche » de l'œuvre de Nietzsche ; devenir spéculaire de Nietzsche lui-même dans son propre rapport de réévaluation de son œuvre (ses « enfants ») après coup ; devenir-texte enfin que la folie ni l'effondrement ne doivent réduire à la seule mort du philosophe.
- 7 Sans qu'il soit en rien légitime d'en faire l'écriture anticipatrice de son propre destin – tout au contraire, sa lecture « explosive » de Nietzsche est un recours pour refuser un tel destin *mortel* pour l'œuvre¹⁶ –, le hasard fait que Sarah Kofman s'est suicidée en 1994 ; un an après la publication de sa grande biographie « rhapsodique » de Nietzsche, mais surtout quelques mois après la parution simultanée de son premier long essai autobiographique et de ce qu'elle pourrait elle-même compter comme son septième texte consacré à Nietzsche¹⁷. En effet, sur les 26 ouvrages parus au rythme d'un, voire deux par an entre 1970 et 1995, sans compter les articles dès 1963 (le dernier livre, qu'elle préparait, est paru après sa mort¹⁸), Sarah Kofman a consacré un tiers de son travail à Freud, un tiers à Nietzsche, l'autre tiers à différents philosophes, écrivains ou artistes. *Stricto sensu*, on peut recenser 5 essais biographiques dans sa bibliographie publiée, à partir de 1976 ; mais aucun de ses textes n'est exempt de la question biographique, y compris avec Socrate ou... Don Juan¹⁹ !
- 8 Environ une double décennie après la publication de deux « fragments d'analyse » (1976) – assortis en 1987 de deux dessins de Sarah Kofman et augmentés d'un troisième fragment, ils ont sans doute constitué sa première livraison autobiographique parallèle au texte philosophique, précisément durant la période des entretiens rapportés ici ²⁰ –, au printemps 1994 le plus long essai autobiographique de Sarah Kofman, *Rue Ordener, rue Labat*, bouleverse ses amis d'enfance, stupéfie en privé comme en public ses amis intellectuels et lecteurs qui ignoraient ce qu'elle avait connu, enfant, entre 1940 et jusqu'aux années cinquante (mais l'essai remonte le souvenir d'enfance en deçà de 1940/44). Préparant sa bibliographie secondaire (1995-2015), je peux affirmer qu'aujourd'hui, c'est le livre d'elle internationalement le plus connu, traduit, étudié, sinon lu. L'autre livre, simultané – elle publie souvent deux livres à la fois, comme en double, et les mettre en rapport importe même s'ils diffèrent apparemment –, *Le mépris des Juifs. Nietzsche, les Juifs, l'antisémitisme*, connaît une brève mention dans *Le Monde* qui « l'exaspère » (*sic*) ; en réalité, le critique renvoie dos à dos ses deux livres et met en doute sa lecture de Nietzsche, où elle montre que l'antisémitisme n'est pas un ressort profond de son texte²¹. Dans les deux livres court ce

qu'elle ne nommera pas « la question juive » dont l'ambivalence est, comme elle l'atteste, question entre histoire et biographie, c'est-à-dire question entre nous, « juifs (et) non juifs » qui, depuis le fait génocidaire européen ayant atteint une sorte d'absolu irrémédiable, « mourrons autrement ou ne mourrons plus, survivons à la mort »²². Durant l'été 94, elle dit à des amis que, depuis ces deux livres, elle ne parvient plus à « travailler », ni lire, ni écrire, ni donc penser. Une nuit d'octobre, de fait : nuit de shabbat, elle se suicide²³.

- 9 Dès 1998/2000, en partie à cause de ce qu'elle a ressenti, dit-elle, à la lecture de *Rue Ordener, rue Labat* l'été 94 (elle connaissait Sarah Kofman par ses fréquentations de certains milieux psychanalytiques parisiens), une psychanalyste publie la première de ses études approfondies sur « le danger inhérent au fait de dire [...] l'expérience intolérable », auquel s'exposent les témoins-survivants, « en référence aux réponses ou aux parades qui permettent le sauvetage du témoin »²⁴. Cette série d'études au fil des ans met en évidence l'économie en quelque sorte mutuelle entre le « péril de dire » des années après les faits d'une part et, d'autre part, la nécessité simultanée d'une écoute salvatrice du témoin ; et elle le fait d'emblée à partir du texte kofmanien et chez Primo Levi, deux intellectuels témoins de la Shoah qu'une génération sépare au cœur de la même catastrophe humaine, un enfant-caché, un survivant d'Auschwitz. Rachel Rosenblum s'attache à leurs « cartographies d'écriture » respectives. Dès le choc du suicide de la philosophe, « Peut-on mourir de dire ? » est une réponse exploratoire très proche du geste de lecture kofmanien, qui se termine sur la mention « peu orthodoxe » d'une parabole du Talmud²⁵ : « Cette fable est un avertissement. Elle nous dit qu'un certain type de savoir est létal. Mais elle nous dit aussi qu'il ne l'est pas pour tout le monde ». Façon vive de maintenir ouverte la question, de refuser de conclure à la fatalité des dangers de dire l'insurmontable, en préférant attirer notre attention sur les stratagèmes pour s'en préserver ainsi que sur la façon dont cela doit impacter l'écoute clinique, mais aussi – si j'étends le propos à la question biographique dont il est très proche –, la lecture vivante du texte : peut-on atténuer ce péril de dire-vrai qui « réveille », qui « peut réactiver » ce qui, du passé traumatique, a été « enkysté » aussi dans le texte (bâti, sémantique, registres, ambivalences, propos et choix, insu ou non, des mots pour le dire) ? Ce danger est-il le même pour tous ? En problématisant ces questions à partir de l'espace privé de la cure et de la communication également publique du dire²⁶, la psychanalyste permet qu'on y ajoute leur extension critique : Comment sortir de la sidération du trauma ou hériter la violence de l'histoire quand on lit l'écrivain-témoin²⁷ ? Comment « sauver » le texte témoin de l'effondrement fatal du témoin dont il est traversé, précisément en ne l'y réduisant pas mais sans dénier ce qui fut ? Et, pour Sarah Kofman, comment sauver une philosophie courageusement inscrite dans le choix du témoignage ? Cette difficile question renvoie à la tension qu'indique Sabina Loriga, entre les faits avérés et la nécessité de les pluraliser par l'incertitude, le potentiel, la perte que signifie le passé. Simultanément, cela renvoie au rapport entre philosophie et biographie que travaille Sarah Kofman, en refusant toute philosophie de l'histoire ; c'est même là sa déconstruction volontaire de la dialectique, de la métaphysique, qu'elle initie aussi bien contre Aristote que contre Hegel²⁸.

La vie comme texte : entre démultiplication biographique, investissement du texte et promesse du texte

- 10 À cinquante-deux ans, Sarah Kofman se présente elle-même dans deux entretiens, accompagnant la parution successive de deux livres (printemps 86, janvier 87) écrits au cours du même été 1985. Le premier entretien est effectué avec l'écrivain et journaliste lausannois, Roland Jaccard. Ce dernier l'intitule « Apprendre à tenir parole. Portrait de Sarah Kofman » pour le journal *Le Monde* du 27-28 avril 1986, p. VII :

Je suis aussi professeur, et j'initie mes étudiants à la lecture de textes philosophiques. Apprendre à lire équivaut pour moi à un geste politique. Nietzsche en cela, je pense que l'homme est un animal dont les traits ne sont pas encore fixés. Parmi les multiples pouvoirs de l'homme, le pouvoir de tuer et le pouvoir de tenir parole (c'est-à-dire parler et laisser parler, mais aussi faire des promesses) sont les deux pôles importants. Or apprendre à bien lire, c'est apprendre aux hommes à tenir parole. En essayant de tenir parole, on empêche le pouvoir de tuer, c'est-à-dire qu'on retarde le retour d'Auschwitz. C'est cela mon geste politique dans l'apprentissage de la lecture. [...]

Les chemins de la liberté a été pour moi un grand livre. Je me disais que je pouvais m'en sortir à condition d'être libre. Avant l'analyse, Sartre m'a sauvée, parce qu'il m'a fait croire à la liberté [...] C'est avant l'analyse qu'on est moins libre. J'arrive en fait à concilier ce qu'il y a d'intéressant en Sartre, c'est-à-dire la possibilité de la liberté, et une analyse. [...] quand je me tourne vers Nietzsche et Freud, je les transforme et ils me transforment [...] Je tiens Nietzsche et Freud des deux mains et simultanément. Quand je me penche sur Freud, je le lis à la lumière de Nietzsche, c'est-à-dire en faisant une lecture généalogique des textes psychanalytiques. Quand je m'intéresse à Nietzsche, je mets tout mon savoir analytique au service de ma lecture.

- 11 Entre les paragraphes où il transcrit la parole de Sarah Kofman, Roland Jaccard rapporte, de façon indirecte, d'autres précisions qu'il tient d'elle. « Les trois événements [qui] ont marqué son itinéraire » sont, la guerre et la rencontre avec la psychanalyse après celle avec la philosophie, lors de la lecture « à dix-sept ans des *Chemins de la liberté* de Sartre » : « sartrienne pendant près de vingt ans, Sarah Kofman, deux semaines après s'être allongée sur le divan, ne pouvait plus croire une minute en la philosophie de l'*Être et le Néant*, ni lire une ligne de Sartre » ; « son premier livre [sur l'esthétique de Freud] fut publié avant qu'elle n'entreprenne une analyse. La lecture, en allemand et en anglais, des œuvres complètes de Freud la conduisit sur le divan du psychanalyste ». Pour inscrire dans son portrait sa prime enfance (elle est née à Paris, en septembre 1934), Sarah Kofman rapporte une anecdote, teintée de son rire d'autodérision dont ses amis témoignent tous²⁹ :

J'empruntais des livres à la bibliothèque et je lisais, le soir, assise sur une chaise le dos tourné à la cheminée. Un jour, j'étais tellement plongée dans ce que je lisais que, en me balançant sur ma chaise, j'étais tombée dans la cheminée, où le feu était allumé. J'avais continué à lire, sans me rendre compte de rien. Je m'étais retrouvée ce soir-là avec une fesse entièrement brûlée.

- 12 La scène de lecture, scène de plaisir du souvenir aussi bien, sera l'un des fils conducteurs de sa traversée « atroce » (*sic*) de la guerre, après le 16 juillet 1942 où elle assiste, avec ses cinq frères et sœurs, à la rafle de son père, le rabbin Berek Kofman à leur domicile. Entre scènes d'école, énumération de ses lectures d'enfants et cadeaux éminemment précieux de livres, elle survit enfant cachée, donc « enfant exposée »

comme le précise Marion Feldman, qui emprunte l'image aux expositions rituelles d'enfant testant leur capacité à vivre³⁰. Mais en 1986, de tout cela, elle ne parle encore pas, ni de la mort de son père qu'on lui rapporte après la guerre, sauf à évoquer la misère qu'elle a traversée avec sa mère et ses frères et sœurs au sortir de l'occupation et de la guerre, dans une sorte de double situation de victimes de guerre et de famille de migrants, puisque ses parents étaient arrivés de Pologne au début des années vingt (Sarah, déclarée française par son père pendant la guerre, fut ensuite Pupille de la Nation³¹). La lecture est au contrepoint de l'épreuve, elle conduit au penser à travers le souvenir ébauché en guise d'autoportrait :

Ma mère ne voulait pas que ses enfants fassent des études. [...] Je n'avais pas d'argent, même pas un sou pour prendre le métro. Je ne mangeais qu'à midi, à la cantine du lycée. Faute d'argent, je ne possédais aucun livre, j'étais obligée de les emprunter et de les apprendre par cœur, ce qui a d'ailleurs développé chez moi un mémoire prodigieuse. Je fréquentais beaucoup les bibliothèques et empruntais des livres que je lisais la nuit, dans mon lit, à la lumière de la lampe de poche cachée sous mes draps, car ma mère fermait le compteur d'électricité pour m'empêcher de lire. J'avais dévoré ainsi, en classe terminale, les trois volumes des *Chemins de la liberté* de Sartre. Je mangeais, j'avalais littéralement les livres, pour pouvoir m'en servir³².

- 13 Dans le TaNaKh, la Bible, c'est le prophète Ezekiël qui « mange le livre », très exactement un petit rouleau de parchemin que la voix qui l'appelle, à travers sa célèbre vision de la *Merkabah*, lui ordonne d'avalier, sorte d'ordalie l'instituant dans sa mission prophétique³³. Se « servir des livres » signifie la possibilité de choisir de vivre et simultanément motive « la volonté de vérité »³⁴, le geste philosophique revendiqué de Sarah Kofman : reconnaissante envers Derrida en ce que, selon elle, il sauve le texte en philosophie³⁵, elle s'inscrit elle-même, vivante en cela, dans le texte lu à la façon de sa réécriture déplacée « par le détail » (là, elle cite Freud³⁶) ; le « texte greffé » sur des « textes tuteurs » est un texte d'autant singulier qu'il est pluralisé, que l'unité lui est refusée à la façon d'une démultiplication non du texte-même mais du rapport au texte, de l'auteur qui n'existe que par son engagement dans ce rapport déconstructif qu'elle définit, on peut le lire, d'une façon qui ne permet pas de l'assimiler à la déconstruction derridienne :

Je suis parvenue à un moment où je sens la nécessité d'écrire une « autobiogriffure » biographique qui ne soit pas simplement une autobiographie à travers les textes. J'ai l'impression de n'avoir plus rien à dire et, pourtant, je me sens acculée à faire une autobiographie qui serait moi-même. Mais ce moi-même, n'est-ce pas un leurre ? N'est-ce pas un leurre de croire que j'ai une autobiographie autre que celle qui transparaît dans ma bibliographie ? [...]

On se heurte, non sans un vague effroi, à un danger de folie plus grand dans la répétition, même déconstructive comme je le fais, que dans une inventivité. Hölderlin, et Blanchot l'a fort bien souligné, avait senti la folie l'envahir, non pas dans les moments où il inventait ses poèmes, mais dans ses traductions. La folie l'avait saisi lorsqu'il se livrait à la traduction d'*Antigone* de Sophocle. Mon écriture « mimétique » ou « hystérique » implique un risque, non seulement parce que les auteurs sur lesquels j'écris sont presque tous devenus fous, mais parce que cette méthode conduit à une désappropriation permanente. Je ne sais qui je suis, peut-être ne suis-je rien, d'où mon désir de m'identifier à des auteurs multiples. J'ai consacré au *Chat Murr* de Hoffmann, un texte, *Autobiogriffures*. Je suis comme ce chat Murr, dont l'autobiographie n'est qu'un assemblage de citations d'auteurs divers. Il cherche à affirmer son identité par cette autobiographie, mais il ne se rend pas compte qu'il la perd par l'écriture même.

- 14 Ce que l'autobiographie permet de déconstruire, c'est l'identité, c'est le trop de cohérence, l'illusion de l'unité du « je » qui parle en conscience, c'est très exactement le « moi » (qu'elle emploie au sens psychique qu'a conçu Freud³⁷). C'est ce moi mis à mal que doit chercher la bio-graphie. En cela, l'autobiographie n'est pas un récit, c'est d'abord un engagement vital dans l'écriture, dans l'écriture de la parole vivante. Sarah Kofman retourne le défaut de la biographie en qualité, et fait des livres, du rapport au texte, la répétition inlassable de projections salvatrices, parce qu'elles lancent l'écriture dans un jeu esthétique vivant, interminable. C'est dans ce livre, *Autobiogriffures*, qu'elle apprend à recourir au « supplément rhapsodique », à une finale qui n'en est pas une parce qu'elle découd, en s'y ajoutant, la cohérence intellectuelle qui la précède³⁸. Il n'y a là aucune intertextualité infinie. La déconstruction kofmanienne travaille avec des corpus qu'elle vient habiter : elle ne les défait pas en eux-mêmes, elle les récrit à côté d'eux, en cela les surmonte, y surimprime sa traduction déplaçante. En ce sens, j'y lis bien plus une philosophie de la lecture que de l'écriture. Et c'est un tel supplément rhapsodique qu'elle appose à ses huit-cent pages consacrées d'une traite à Nietzsche en 1992/93, pour que l'effondrement du philosophe n'ait pas le dernier mot dans le texte, pour que le souvenir d'enfance qu'elle y propose – exactement comme Freud fait avec Goethe ou avec Léonard de Vinci³⁹ – renvoie la biographie à autre chose que le destin : non que les faits qui se sont produits soient évincés, bien au contraire, elle les interroge (la mort du frère puis du père de Nietzsche notamment), mais il leur est refusé d'être la clé de la signification du texte, de la parole du texte. C'est dans le rapport entre le texte et la biographie que la question interprétative est posée, et cette question n'est jamais posée en deçà du temps de la lecture qui l'engage, en s'y engageant à la façon de la réécriture de ce rapport, donc de la vie considérée comme texte – puisque seul le texte y donne accès, en avant de lui, là où on le lit.
- 15 Ce rapport vital au texte, Jean-Luc Nancy le lit comme une course-écriture « qui s'atteste, écrivant qu'elle a lieu »⁴⁰. De fait, Sarah Kofman publie incessamment. Commence un livre dès qu'un manuscrit est déposé, et ne le ferme jamais avec une quelconque conclusion. Nancy ne réduit pas tout à fait cette « pensée » (qu'il laisse entre guillemets) à l'expérience existentielle du texte comme tuteur de survie. En revanche, il pense que l'écriture est la preuve ontologique de cette vie qu'elle écrit et donne le dernier mot vivant à la pensée au sens où penser équivaldrait, chez Sarah Kofman, au phatique de la parole : « la « pensée » elle-même, pour finir, est prise dans la vie et rapportée à elle, finissant en elle et donc aussi, pouvant la finir : il n'y a pas de vie après la pensée ». Or la biographie, chez Sarah Kofman, est réfléchie en tant qu'elle travaille la pensée, et cette réflexion produit une philosophie en tant qu'il ne s'agit pas d'un problème d'écriture de la parole vive : la parole tient dans le texte – lire, c'est tenir parole –, parler n'est penser que dans le rapport à « la vie comme texte ». Dans ce rapport spéculaire, réflexif, esthétique avec le travail du texte, penser ne peut procéder par l'ontologie, ni par le questionnement de l'être. La scène première, dans la philosophie de Sarah Kofman, est toujours déjà un rapport avec la parole de l'autre (qu'elle qualifie aussi comme un paradoxe : « rapport sans rapport », afin d'éviter toute fusion, toute confusion⁴¹). Où Jean-Luc Nancy souligne un point important, c'est lorsqu'il relève cette « vie qui s'atteste ». Mais non réflexif, le motif de la philosophie textuelle de Sarah Kofman est bien la contrainte à *l'attestation de vies disparues, assassinées, dont le destin ne sera jamais le dernier mot*.

- 16 En 1986, au seuil de la parution de son deuxième livre de l'été 1985, *Paroles suffoquées*, Sarah Kofman témoigne longuement dans un second entretien, cette fois un entretien radiophonique avec Laure Adler. Quelques mois après l'entretien avec Roland Jaccard, elle parle sans doute pour la première fois publiquement de son père⁴², de la rafle du Vel d'Hiv et de ce qu'un témoin survivant, à son retour, a raconté à sa mère, à elle et aux siens : le rabbin Berek Kofman a été assassiné à coup de pioche, enterré vivant par un kapo parce qu'il célébrait shabbat dans le camp d'Auschwitz⁴³. La contrainte au témoignage dont parle longuement Sarah Kofman atteste combien l'écriture est l'épreuve exigeante et terrible qui importe moins, cependant, que le dire qu'elle dit et ce qu'il atteste, qui importe donc parce qu'elle rapporte la vie au texte, comme texte (tissu tout aussi bien, tissu si ce n'est peau vive de parole). Cette vie capable de penser par le texte est précisément celle qui refuse que la sidération du génocide et du trauma n'ait le dernier mot. Or le moyen pour cela, on l'entend le dire en détail, *est de procéder par le montage des textes qui, traces et pensée, reconduisent à la possibilité de parler, à l'élan du dire comme attestation de la vie de l'autre*. Je cite la transcription que j'ai faite de certains passages, d'autant longuement que ce n'est pas publié, rajoutant entre crochets quelques précisions nécessaires à la lecture, osant laisser l'oralité de la parole qui donne ce commentaire sur son propre texte :

[...] j'ai écrit ce livre [sur Auschwitz] d'une façon extrêmement dépressive ; et j'ai eu une libération quasi maniaque en écrivant sur le mot d'esprit. Et à la fin de cet été-là, c'est-à-dire l'année dernière [1985] en ayant fait les deux livres simultanément, je me suis pour la première fois de ma vie sentie réconciliée avec moi-même, psychologiquement je veux dire. J'étais dans un état d'euphorie extraordinaire après avoir fait les deux livres en même temps. [...] mais je tenais à ce que celui [sur Auschwitz] paraisse après parce qu'il m'aurait semblé très dur au fond de publier immédiatement après, comme ça, quelque chose sur le rire alors que celui-là me semble [...] plus important [...] plus personnel.

Dans ce livre, je pars du plus individuel, qui est mon expérience propre, celle de mon père mais avec ce que cela a impliqué, pour moi, de décisif pour ma vie [...] Il m'a importé, en parlant pour la première fois de mon père, de l'ancrer dans une sorte d'histoire universelle. De partir de mon père, puis : le problème juif en général, à partir des textes de Blanchot – la manière dont il voit les juifs comme l'étranger, le dehors, toujours en exil, etc. Puis, une expérience de témoignage extraordinaire, sublime au sens kantien du terme [*L'espèce humaine*] ; et pour ce livre je ne le dis pas en l'air. Au sens kantien, c'est-à-dire qui passe toute mesure, au sens où lui-même parle de l'incommensurable. Parce qu'avec le livre d'Antelme, il s'agit bien d'un ouvrage individuel et en même temps d'une réflexion sur l'espèce humaine. C'est-à-dire : l'espèce humaine est-elle transformée après Auschwitz ?

Mais la partie qui était la plus dure et la plus bouleversante, c'est la partie qui était écrite pour la première fois, effectivement, en suffoquant parce qu'on ne peut pas en dire grand-chose. Et j'ai tenu, au fond, à minimiser tellement ce point individuel que j'ai mis pratiquement, concernant mon père, ce qui est dans le *Mémorial* de Serge Klarsfeld. Parce qu'il est aussi important, me semble-t-il, que je réinscrive cette mort de mon père parmi la mort de tous les autres. Il est mort non comme mon père, mais il est mort en tant que juif avec tous les millions d'autres juifs. Il fallait marquer aussi ce caractère anonyme de la mort à Auschwitz, en le réinscrivant dans une liste quasi anonyme bien que les noms soient marqués. [...]

Je n'ai pas voulu écrire d'une manière continue. Là, la lecture de Blanchot a été très importante pour moi. C'est-à-dire, je n'ai pas voulu, à propos de ces problèmes des camps et de la mort à Auschwitz, prendre un style spéculatif et didactique, dans la mesure où, depuis Adorno, on connaît la complicité du spéculatif avec ce qui s'est passé à Auschwitz. Il fallait une certaine écriture fragmentée, en tous cas pour ce qui était l'essentiel pour moi. Alors, ce n'est pas fragmentaire dans la mesure où je

reste toujours assez claire et didactique par profession, si j'ose dire, et parce que ça me caractérise assez. Mais, concernant mon propre père⁴⁴, je n'ai pas écrit les quatre pages d'affilée, c'était un peu disséminé dans le texte, fragmentairement, comme *L'écriture du désastre* qui sont un ensemble de fragments que, moi, je réunis ici, mais qu'on trouve dans toute son œuvre de façon dispersée. Il ne voulait absolument pas une écriture spéculative, et c'est pourquoi j'ai eu recours à lui. [...] Je voulais absolument dire deux choses : je voulais marquer que c'était un flic français qui avait arrêté [mon père le 16 juillet 1942] parce parfois on entend encore dire que, bon, c'était effectivement très important ; et la mort de mon père qui était totalement bouleversante. Et ce que ça signifiait, et le fait qu'il était enterré vivant. Pour moi, ça a été bouleversant de me rendre compte que, même au camp, pendant un an, il continuait encore à vouloir respecter le shabbat ; finalement continuer, malgré tout ce qui leur arrivait, à croire en Dieu. Ce qui pour moi est absolument extraordinaire comme expérience de la foi de mon père, comme sainteté aussi. Je ne peux pas parler de lui dans ces termes, mais vraiment : comme un héros et un saint. Je tenais à l'inscrire aussi dans l'histoire. [...] En plus, pour moi il était extrêmement important de lui rendre cet hommage dans la mesure où il est quand même mort aussi un peu à cause de moi, et de mes frères et sœurs et de ma mère, puisque lui, en tant qu'homme et individu (il savait qu'il y avait des rafles), il pouvait se cacher, puisqu'il était quand même facile à un homme de se cacher seul. Mais comme il avait six enfants, qu'il était rabbin et que nous étions très pauvres, il ne pouvait pas cacher en même temps tout le monde. Il a préféré qu'on le prenne plutôt que nous puisque, en fait, quand le flic est venu, ma mère a dit « il n'est pas là », il est sorti de la chambre et il a dit, « si je suis là, prenez-moi ». Et la dernière vision que j'ai de mon père, c'est mon père priant Dieu qu'on vienne le prendre, pourvu que nous, nous soyons sauvés. Ce qui, en fait, s'est passé. Donc il y a quand même pour moi une énorme culpabilité.

- 17 La vérité, la pensée de ce témoignage tient à ce qu'aucune psychologie ni aucune glose exégétique (morale, dialectique...) ne peuvent approcher, tient à sa singularité vive, irréductible jusque dans la plus forte reconnaissance de la dimension historique et collective des faits qui se sont produits et de ce qui est perdu, perdu de ce fait même qu'ils ont été produits en vue de cette perte. En ce sens, pour continuer de refuser cette finalité, le témoin ne témoigne pour l'autre qu'en s'exposant dans le témoignage, de la même façon, en quelque sorte, qu'il a été exposé aux côtés de celui (celle, ceux) pour qui il témoigne. Le témoin part à la recherche de sa propre voix du passé. Voix vive pour une écriture vive (bio-graphie). Et fait rejouer en lui (en elle) l'exposition à laquelle il a, par hasard, survécu, l'autre pas. La biographie réclame l'autobiographie qui doit servir la biographie, s'y résoudre. Le potentiel du passé, ce qu'il faut rapporter dans le témoignage, n'est nulle part ailleurs que dans cet engagement vif, après-coup, qui répète le coup de l'histoire pour créer le souvenir qui le précède, en deçà de l'effroi et de l'effroyable, mais au-delà du passé : devant le témoin qui en traduit les traces, et les inscrit dans l'histoire. Ou en philosophie. *Paroles suffoquées* traduit, inscrit ce témoignage en philosophie, au moyen de la construction que décrit Sarah Kofman, ce travail de lectures (Klarsfeld, Blanchot, Antelme...), qui trame sa suffocation pour l'en sortir. C'est à l'aune de ce travail de construction du témoignage en philosophie qu'il faut simultanément regarder la finale rhapsodique de la biographie de Nietzsche, qui n'est en rien un récit mais bien un travail philosophique sur la philosophie accessible dans / pensée par le texte nietzschéen.

Mais aura-t-on bien compris Nietzsche ? Tout au long de ce travail qui l'a suivi pas à pas, on l'aura, en tout cas, aimé : on se sera avec lui symbiotiquement uni au point d'être avec lui confondu, on aura été fécondé sans cesse par lui en tentant aussi quelque peu, à notre tour, de le féconder. Aurais-je pu écrire sur Nietzsche et sur

ses enfants avec justesse, en leur rendant justice, sans devenir moi-même un enfant de Nietzsche ? Un enfant qui après tant d'heures passées durant sa « vie » auprès de sa « mère », se trouve contraint, en fin de compte, à couper le cordon ombilical pour devenir ce qu'il est. Et à faire peut-être lui aussi son « autobiographie ». Il y apparaîtrait que, pour moi, auront joué les rôles de « Wagner » et de « Schopenhauer », Freud et Nietzsche, ces deux « génies » rivaux que j'ai toujours eu besoin de faire tenir ensemble pour qu'aucun d'eux ne l'emportât définitivement sur l'autre ni sur « moi » : jouant sans cesse en « moi » de l'un et de l'autre, je les empêche tous deux d'avoir la maîtrise (lisant Freud, je le lis avec la troisième oreille nietzschéenne, lisant Nietzsche, je l'entends de ma quatrième oreille freudienne). C'est peut-être ce qui fait la spécificité de ma lecture : au plus près du texte de Nietzsche, je le féconde pourtant et le déplace légèrement grâce à mon écoute freudienne, que le texte et rien que le texte de Nietzsche pourtant autorise et contient, comme par avance, en lui⁴⁵.

- 18 La métaphore est un transformateur de la lecture, de la pensée comme apprentissage de la lecture, comme « apprendre à tenir parole », « parler, laisser parler », et « faire des promesses » : c'est-à-dire, par l'écoute polyphonique, en relief, plurale, aller à ce qui, par avance, a été contenu dans le texte en n'y étant pas inscrit. Il ne s'agit donc pas littéralement d'un discours autobiographique ; non Sarah Kofman n'est pas l'enfant du texte, et ne dit pas qu'elle l'est. Les guillemets soulignent de la distance là même où elle répète le scénario philosophique-et-autobiographique de ses deux maîtres rivaux pour n'en avoir aucun. La filiation par le texte, apparemment dite ici, est surtout l'explicitation de la *construction* du texte, de *la construction de textes qu'est le texte*, précisément dans un rapport ludique (« jouant »), c'est-à-dire de *plaisir et de désaffiliation* devant opérer dans la plus grande proximité (« symbiotiquement »), aussitôt qu'elle sera déjouée, niée, refusée. En rigueur, Sarah Kofman occupe une grande quantité de positions sexuées (y compris neutre) dans ce texte étourdissant, interdisant en effet que « moi », « vie », « autobiographie » soient écrits autrement qu'entre guillemets : « on », « je », « enfant », père (elle féconde), femme (elle est fécondée), disciple indisciplinée... Il s'agit moins de symbiose (qu'en vérité la description de son travail dément : ces déplacements) que d'investissement libidinal assumé. C'est l'économie pulsionnelle de la lecture qui signifie la vie comme texte. En ce sens, Sarah Kofman est freudienne de part en part. Mais, nietzschéenne, elle affirme aussi « le texte rien que le texte », à partir duquel, alors, le potentiel et l'incertain sont recherchés, transcrits : ce que le texte autorise et contient, comme par avance, en lui.
- 19 De là, on sera nécessairement conduit dans la question très inquiète de mesurer ce que l'écriture du témoignage exige, en lisant à quel point l'essai autobiographique de 1994 qui suit cette construction en philosophie est abandonné par ses textes-tuteurs (de même que l'enfant s'y dit « abandonnée » par son père lors de la rafle de ce dernier, sorte de reproche impossible mais vrai, en cela terrible à dire en public). En quelque sorte, ce livre rassemble deux fils autobiographiques déjà posés au fil du texte kofmanien, que j'ai présentés en note plus haut. À la différence cependant du « cauchemar » déposé dans l'essai sur l'aporie de 1983, *Comment s'en sortir ?* – qui atteste l'imbrication de l'autobiographie, du témoignage et de la philosophie dans le texte kofmanien (évidemment lue avec attention par R. Rosenblum) –, le premier corpus autobiographique, ces fragments d'analyse assortis de dessins en 1987, était lui aussi dénué de textes tuteurs. Il procédait toutefois d'une exposition encore restreinte du travail de la cure en cours, laquelle constitue en ce cas une protection non négligeable (nonobstant le péril de dire intrinsèque à la cure dont traite R. Rosenblum, péril

renforcé dans le cas de certains traumas sans retour, à plus forte raison ceux dus à un effondrement culturel, politique et social provoqué par une volonté de meurtre génocidaire de masse). Poursuivant le supplément rhapsodique d'*Explosion II, Rue Ordener, rue Labat* ne comprend que trois notes de bas de pages et deux brefs chapitres renvoyant au texte philosophique de Sarah Kofman (et à l'ultime correspondance de Walter Benjamin). Cet ensemble permet de mesurer que c'est sans doute à hauteur de cet investissement affectif du penser et de son exposition par le dire, assumés dans et par le texte, que l'autobiographie est engagée non comme récit mais comme registre de l'économie pulsionnelle de la parole à son éthique même (entre promesse et probité), comme parole capable de s'exposer réflexivement dans son propre *différend* constitutif⁴⁶. Tel est le dire-vrai du texte kofmanien : je prendrai ses propres mots – à propos du tragique : « Comprendre “superficiellement”, c'est se méprendre sur la surface et sur la profondeur, croire, par exemple, que la surface livre la profondeur en toute transparence. Or la surface n'est pas un miroir transparent mais un masque dont la fonction est de dissimuler une “profondeur redoutable”⁴⁷ » –, pour souligner qu'en philosophie même (et pas seulement en tant qu'autobiographie restreinte), le texte kofmanien entend faire monter à sa « surface », « les profondeurs redoutables » que tout texte, par avance, autorise et contient. Ces profondeurs sont l'étoffe affectée, ambivalente, prise au piège de la parole et du penser, ainsi que la situation d'otage dans laquelle l'adresse qui l'appelle place le témoin, en le rejetant à l'intérieur de ce dont il témoigne. Pour en sortir, l'écoute à plusieurs oreilles étagées, offerte au texte de l'autre, lui est à son tour une construction nécessaire, vitale.

- 20 Reste à regarder comment ce geste philosophique est méthodiquement déployé, comment il n'est en rien une proposition abstraite ou théorique. Il ne l'est, en rien théorique, que parce qu'il n'est déployé qu'en situation textuelle particulière.

L'étrange biographie d'Auguste Comte : la philosophie tenant-lieu de délire culturel

- 21 En 1978, Sarah Kofman publie une étrange biographie d'Auguste Comte, *Aberrations. Le devenir-femme d'Auguste Comte* (terme qu'elle reprend à la fois à Simone de Beauvoir et à Gilles Deleuze, auquel elle va toutefois donner un sens économique particulier ; on a entrevu qu'elle reprend surtout ce terme de Nietzsche : « deviens qui tu es » devenant (!) au final « le devenir-Nietzsche de Nietzsche » ; elle le lui appliquera comme elle le fait pour Comte). Les sources qui font le texte comtien sont simultanément son corpus théorique positiviste et sa correspondance personnelle (augmentée de réponses ou de citations de savants contemporains), qu'elle lit ensemble en les mettant en rapport de force contradictoire, d'équivocité si ce n'est d'ambivalence. Mais l'auto-contradiction et l'ambivalence qu'elle soulève ne lui servent pas à invalider le propos de Comte, tout au contraire : méthodiquement, elle s'en sert pour déconstruire l'économie dissimulée du spéculatif et de la métaphysique dans le positivisme ; ce qu'elle appelle alors du nom d'une notion omniprésente dans le dire et le système d'Auguste Comte : « aberration ». Il s'agit de ce que le savant est comme acharné à dénoncer de toutes parts, en tant que fautes morales et politiques des positions scientifiques ou systématiques qu'il combat.
- 22 Jusque-là, je n'ai décrit que les sources et la méthode. Un pas de plus constitue la construction philosophique de la lecture kofmanienne, c'est-à-dire son propre texte : elle mêle à la lecture de Comte le texte freudien. Principalement des études cliniques et

métapsychologiques, dont l'analyse du journal du président Schreber (un magistrat de la cour de Dresde souffrant de délires) ; un cas de paranoïa selon Freud, et qu'il n'étudia qu'à partir des *Mémoires* du « névropathe »⁴⁸. Cette construction, qui répète le geste de Freud en le transposant, permet à Sarah Kofman de qualifier le système philosophique de Comte au regard du propre investissement libidinal de ce dernier dans son texte (mixte de pensée et de biographie privée, telle son rapport à ses deux femmes successives) : elle regarde en effet le positivisme et ses charges agressives, combatives, comme le « délire bénéfique » qui permet à son auteur de surmonter son propre devenir-femme (le déni de son homosexualité). En outre, cette lecture kofmanienne, jamais, ne dévalorise la parole qu'elle lit : elle ne traque pas l'insu de l'autre pour invalider sa parole. Ce qui intéresse Sarah Kofman n'est en réalité pas du tout la psychobiographie, qui plus est du genre : l'intéresse en revanche de montrer la « position sexuelle » du texte (on a lu, plus haut, comment elle se l'applique métaphoriquement à elle-même). L'intéresse plus encore l'énigme de l'acceptation publique d'un délire faisant système plus que probant :

Souligner les mobiles narcissiques du système de Comte, le lien indissoluble du systématique et du biographique, ce n'est pourtant pas « réduire » le système à la vie ni une construction philosophique à un délire paranoïaque. En « avouant » les mobiles affectifs et pratiques de son entreprise, Comte ne pensait invalider en rien la valeur de vérité positive de son système ; même si les facultés spéculatives, pour sortir de leur torpeur, ont besoin d'être stimulées par les facultés affectives et pratiques, elles ont une force, une énergie qui leur est propre, et si la théorie commence avec la pratique, elle n'en dérive pas : on peut dire que le bénéfice de toute opération spéculative est toujours un bénéfice supplémentaire, une prime accordée à la recherche qui n'en demeure pas moins, si elle suit la voie masculine, rationnelle, scientifique, susceptible de vérité positive [...]

Il ne s'agit pas pour moi de tenter de réduire le philosophique à du pathologique ni le systématique à du biographique. M'intéresse pourtant un certain rapport du système à la vie : de voir non ce que l'œuvre *doit* à la vie, mais ce que l'œuvre *rapporte* à la vie ; de saisir comment un système peut *tenir lieu* de délire. Mais m'intéresse aussi de voir comment un « délire » *singulier* – qui correspond à une histoire singulière et qui diffère des autres types de délire – peut rencontrer un public plus large que le simple auteur du délire, et être taxé en conséquence de production culturelle, d'œuvre philosophique et non pas de production pathologique, fictive ou délirante. (p. 38, 41).

- 23 Lire aujourd'hui cet étrange travail biographique réclame, ce que je n'engage pas ici⁴⁹, non seulement de la suivre à rebours dans ses lectures et sa construction (avec en regard les textes lus), mais encore de reconsidérer comment cela permet une analyse de la culture comme délire collectif. Le dernier chapitre de l'essai, en forme de dialogue qui intègre des demandes de précisions incessantes, est une déconstruction de l'idéologie positiviste, de sa religiosité, le renversement de la logique profonde de son anthropologie et de sa conception ordonnée du social – qu'elle doit, dit la philosophe, au *vouloir* même de la philosophie, aux intérêts idéologiques que sert un système de pensée effrayée par tout geste subversif, qu'il assimile bizarrement à la métaphysique (p. 309). Où l'on voit Sarah Kofman souligner ainsi l'ambivalence du terme de « métaphysique » – celle-ci n'est pas le bloc transhistorique que ses contempteurs, non sans se contredire, lui reprochent de signifier.
- 24 Une anecdote attestera enfin combien cette déconstruction du geste systématique à partir de celle d'un système délirant fait culture, et fonctionnant comme un système apparemment sensé – comment ne pas penser à l'énigme de l'effectivité massive du

totalitarisme hitlérien ? – est simultanément investie par la philosophe, d'un investissement reconnu tel par Sarah Kofman elle-même. La réflexion philosophique qu'elle dispose jusqu'à ce point là – sorte de « critique esthétique libidinale du jugement » – tient toute entière dans son *étoffe particulière la plus vraie*. C'est l'ami proche, le philosophe lisant l'amie perdue, qui rapporte l'anecdote :

Sarah un jour, me raconta comment son bras avait présenté une réaction – la peau rouge et irritée – après qu'elle l'eut appuyé sur son *Devenir-femme d'Auguste Comte*. Elle disait : « Comme je somatise ! » [...]

Or ce qui m'intéresse chez Sarah, et ce qui a tissé une bonne part de l'amitié entre nous, c'est cette manière de reconduire des « œuvres » à « la vie », plutôt que l'inverse, et ce qui s'en suivait : sa manière de s'intéresser aux gens, plutôt qu'à leurs productions [...]

Mais son premier souci, du moins avec ses amis, n'était pas d'être « lue » au sens où l'on veut dire « assimilée », « enregistrée » : c'était plutôt que la lecture de l'autre lui revienne comme un récit, avec des épisodes, des surprises, des remarques⁵⁰.

- 25 L'autobiographie signifie l'inscription du corps autant que celle de la position sexuelle dans le texte, dans la vie qu'est penser en tant que cela se rapporte à la vie. Une telle pensée critique expose terriblement l'intellectuel, car toute critique (ou attaque) est immédiatement aussi une critique, non pas personnelle, mais *intime*. Il demeure en revanche que la biographie ainsi pensée permet de reconnaître la maladie (singulière, collective, etc.) dans l'activité de la pensée, donc dans ses formes historiques (spéculation, système, articulation du théorique et du pratique, socialisation ou institutionnalisation...). Reconnaître cette dimension pathologique intrinsèque à son disparate n'invalide en rien la pensée ; elle nous renvoie plutôt au présupposé insensé que la pensée serait saine en soi, ou neutre à l'égard du pathologique. Cela permet de lui rendre sa faculté plurielle de *réclamer* des soins, autrement dit aussi son *adresse constitutive* : penser est une parole indissociable de la valeur consolatrice ou apotropaïque dont on se retient difficilement de l'investir – que, cependant, elle ne possède ni ne dispense. Toutefois, lire au sens kofmanien est, à travers cela, *attesté comme attention éthique première à la parole de l'autre*. De cette attention première relèverait alors aussi la culture, plus exactement le travail de culture, irréductible aux délires qui le traversent aussi ? J'ai l'impression d'apprendre de Sarah Kofman que la lecture et l'écoute sont bien plus déterminantes et nécessaires au penser que ses aventures spéculatives, y compris en philosophie. Pour autant, je ne pense pas faire d'elle, en cela, un « maître à penser », bien plutôt un compagnon d'études, compagnon d'autant disponible qu'il parle d'une voix textuelle m'assignant à lire en dé/construisant les voies reçues de la lecture, et compagnon d'autant disponible que je ne la connais pas plus que je ne l'ai connue. Rien ne m'oblige à la célébrer, c'est tout le contraire, tout invite à ne pas l'héroïser (pas même comme victime). Ce que je lis d'elle, et qui résiste tout en se prêtant à la lecture, est contenu par avance dans son texte, sous réserves que je propose un jour à ce dernier une « construction », un pas plus loin que cet aperçu. Sans doute, une certaine « construction de l'espace de lecture » qu'est aussi philosopher (mais pas seulement philosopher), pour autant qu'entre hasard et nécessité, on se tienne ou tente de passer, le temps imparti, simultanément dans le monde des faits qui se produisent et se sont produits. Où la profondeur et la variété vives du texte, et du passé comme texte recèlent, ainsi que le poète le fait dire au politique milanais en exil, l'étoffe de ces rêves dont nous sommes faits⁵¹. Assurément de terribles tempêtes.

NOTES

1. *L'enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Paris, Payot, 1970, de Sarah KOFMAN, a été republié en 1975 puis dans une version augmentée, en 1985 chez Galilée (je la cite, ainsi que Freud, à partir de 3 paragraphes issus de différents chapitres : « L'illusion biographique », « Souvenir et fantasme », « La vie comme jeu »). Elle cite Freud à partir du texte allemand (*Gesammelte Werke*) ou anglais (*Standard Edition*) dans leurs premières éditions complètes, et les traductions françaises dont on disposait dans les années soixante-dix (chez Gallimard), n'hésitant pas à retraduire au besoin. Sauf mention contraire, tous les livres de Sarah Kofman cités ici sont publiés chez Galilée.
2. Dans *Les Cahiers du Grif*, Hors-série n° 3 « Sarah Kofman », 1997, p. 30, citant Sarah KOFMAN, *Nietzsche et la scène philosophique*, Paris, Galilée, 1986 [1979], p. 19.
3. Marie-Élisabeth MITSOU, en juin 2012, mais encore Georges DERTILIS et, depuis 2000, Sabina LORIGA.
4. Voir sur ce point précis ce qu'en rappelle sa collègue Françoise PROUST, « Impasses et passes », *Les Cahiers du Grif*, Hors-série n° 3 « Sarah Kofman », 1997, p. 5-10.
5. Recherche de ce qui peut être tenu pour vrai, donc discutable, du point de vue de la pensée, du jugement. Cette question est notamment exposée dans des travaux d'un philosophe dont Sarah Kofman était proche : Jean-François LYOTARD, *Le Différend*, Paris, Minuit, 1983 et *Leçons sur l'analytique du sublime*, Paris, Galilée, 1991. Elle lui dédie *Un métier impossible*, Paris, Galilée, 1983 et se réfère d'entrée à son travail dans *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, 1987.
6. Elle s'en explique dès son premier livre, *L'enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Paris, Payot, 1970. Je renvoie également à sa discussion « contre » Jacques Derrida, montrant qu'elle n'est pas « derridienne » contrairement à la réputation qu'on lui fait : voir sa lettre du 11 novembre 1968, publiée dans Ginette MICHAUD, Isabelle ULLERN (éd.), *Sarah Kofman et Jacques Derrida. Croisements, écarts, différences*, suivi de S. KOFMAN, *Lettres à J. Derrida*, Paris, Hermann, 2018, p. 152-157.
7. S. LORIGA, *Le petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Seuil, 2010, dernière page.
8. Entendons par critique, au sens où l'emploient les philosophes, le travail de penser les possibilités de penser telle ou telle question et de pouvoir tenir ce jugement pour valide. On peut se référer à des publications donnant accès pour le plus grand nombre à de tels termes, par exemple, François TRÉMOLIÈRES, « La critique de la faculté de juger d'E. Kant » (fiche de lecture), dans *Encyclopedia universalis*, [en ligne], consulté le 17 octobre 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedia/critique-de-la-faculte-de-juger/>.
9. Les premiers sont *L'enfance de l'art* en 1970 et *Nietzsche et la métaphore* en 1971 ; le dernier est double, un livre sur Nietzsche, *Le mépris des Juifs* en 1994, et son propre « souvenir d'enfance » ou « roman d'apprentissage » : témoignage de sa vie d'enfant juive, avant, pendant et après l'occupation de Paris et la traque génocidaire des juifs d'Europe, *Rue Ordener, rue Labat*, en 1994. Dans l'intervalle, ouvert, toute une construction philosophique appelle à relectures. Pour une bibliographie datant du vivant de S. Kofman (couvrant 1963 à 1993), voir « Éléments biographiques », *Les Cahiers du Grif*, Hors-série n° 3 « Sarah Kofman », 1997, p. 176-190 ; et voir une mise à jour (comportant encore quelques omissions) par K. FEYERTAG, *Sarah Kofman. Eine Biographie*, Wien, Turia et Kant Verlag, 2014, p. 323-335 (précision de K. Feyertag elle-même : son essai n'est pas une biographie).
10. Ses termes sont repris par Roger-Pol Droit, qui l'a souvent interviewé pour le journal *Le Monde*, dans sa notice, « Kofman Sarah - 1934/1994 », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 17 octobre 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedia/sarah-kofman/>. On

regardera, pour compléter cette approche un peu courte, la notice de Pleshette DeArmitt, « Sarah Kofman (1934 - 1994) », dans l'encyclopédie *Jewish Women's Archive* [en ligne], consultée le 17 octobre 2018, URL : <https://jwa.org/encyclopedia/article/kofman-sarah>. Enfin, la notice de l'encyclopédie wikipedia qui lui est consacrée en français comporte des éléments bibliographiques fiables, [en ligne], consultée le 17 octobre 2018, URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Sarah_Kofman.

11. S. KOFMAN, *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, p. 16 : « Comment parler de ce devant quoi cesse toute possibilité de parler ? De cet événement, mon absolu, qui communique avec l'absolu de l'histoire - intéressant seulement à ce titre ? ».

12. Son travail, en ce sens vital, sur l'aporie chez Platon est exposé dans *Comment s'en sortir ?*, Paris, Galilée, 1983.

13. I. ULLERN, « Construction en philosophie ? Autour d'une lettre d'André Green à Sarah Kofman », suivi de la lettre d'André Green de mai 1994, *Revue française de psychanalyse*, v. 79, n° 3, 2015. « Construction » renvoie à l'essai de S. FREUD, *Constructions en analyse*, 1937, mais aussi à sa lecture par S. KOFMAN, *Un métier impossible. Lecture de « Constructions en analyse »*, Paris, Galilée, 1983. Je présente là son dossier de soutenance de thèse de 1976, le rapport qu'en fit A. Green et les réponses à ce rapport qu'on peut lire dans son travail.

14. J'ai tenté une approche de ce type dans I. ULLERN, « Sarah Kofman : souvenirs d'archives », dans G. Michaud, I. Ullern (éd.), *Sarah Kofman et Jacques Derrida. Croisements, écarts, différences*, Paris, Hermann, 2018, p. 301-355.

15. S. KOFMAN, *Explosion I. De l'Ecce homo de Nietzsche*, et *Explosion II. Les enfants de Nietzsche*, Paris, Galilée, 1992 et 1993.

16. En cela, je m'oppose radicalement aux nécrologies qui – faisant un contresens sur le rapport vital à l'œuvre – ont annoncé sa mort dans les journaux et façonné à partir de cette mort, certes, sidérante, brutale, une sorte de récit type de la vie et l'œuvre de Sarah Kofman ; outre la répétition et diffusion remarquables du récit-type dans bien des publications depuis, le meilleur exemple en est dans l'*Encyclopédia Universalis* (CD Rom, 2000 ou en ligne), à l'article « Sarah Kofman » qui reprend tout bonnement la nécrologie de Roger-Pol Droit, publiée dans *Le Monde* du 19 octobre 1994. Elle n'est désormais vue que dans le prisme de son « dernier livre » (on oublie l'autre), et elle se serait suicidée le 15 octobre à cause de l'anniversaire de Nietzsche et du cent-cinquantième anniversaire de cet anniversaire (15 octobre 1844). L'effondrement fatal de Sarah Kofman, médicalement et selon le témoignage de ses proches, est tout à fait privé (entretiens de l'hiver 2013/2014), avec Jean-Luc Nancy, Strasbourg, Philippe Boutibonnes, Caen, et sa sœur Annette et son beau-frère, Charles Cimerman, Paris ; une de ses amies de la Maison des orphelins de la Shoah, à Moissac, Annie Weil-Raynal (épouse d'un éducateur cité dans RORL), m'a montré et donné copie, le 16 mai 2014, d'une carte postale de Carnac, 12 juillet 94, où Sarah évoque ces difficultés : « ... après Rue Ordener, rue Labat, c'est un moment de vide... ».

17. Dans *Explosion*, elle fait le décompte de ses « textes consacrés à Nietzsche », on arrive au sixième, mais après ces 800 pages en deux ans, son travail sur Nietzsche recommence aussitôt l'année suivante.

18. *L'imposture de la beauté. Et autres textes*, Paris, Galilée, 1995.

19. Les essais centralement biographiques sont : *Autobiogriffures. Du « Chat Murr » de Hoffmann*, Paris, Galilée, 1984 [1976], *Aberrations. Le devenir-femme d'Auguste Comte*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978, *Nerval. Le charme de la répétition : lecture de « Sylvie »*, Lausanne, L'âge d'homme, 1979, *Pourquoi rit-on ? Freud et le mot d'esprit*, Paris, Galilée, 1986, et *Explosion I. De l'Ecce homo de Nietzsche*, et *Explosion II. Les enfants de Nietzsche*, Paris, Galilée, 1992 et 1993. Elle consacre dans le même geste un livre aux figures héritées de Socrate(s), Paris, Galilée, 1989, et un essai à Don Juan (priviliégiant Molière et Da Ponte - Mozart), *Don Juan ou le refus de la dette*, Paris, Galilée, 1991, en collaboration avec Jean-Yves MASSON.

20. Durant le premier trimestre de 1976, d'abord une brève analyse d'un pan de rêve, « Tombeau pour un nom propre » puis, dans le numéro suivant de la même revue, *Première livraison*, sur le ton auto-parodique plagiant Freud, « Ma vie et la psychanalyse (janvier 76, fragment d'analyse) », textes qui seront repris en 1987, augmenté d'un troisième, « Sacrée nourriture » et de deux dessins de Sarah Kofman, « Surmoi » et « La mort et l'autisme » dans la revue *Trois* 3/1, n° d'automne, p. 16-20. La revue *Fusées*, Auvers-sur-Oise, n° 16, 2009, p. 7 a publié, en plus, une page inédite exposant un cauchemar, « La mort blanche ». La finale de *Comment s'en sortir ?*, Paris, Galilée, 1983, dont le sous-titre est précisément « cauchemar », comprend l'exposé plus long d'un cauchemar aporétique en rapport avec la traque des Juifs et des enfants juifs qu'elle a subie avec les siens.

21. En m'appuyant sur la carte écrite à A. Weil-Raynal, et les archives KFM à l'IMEC, il s'agit de celle de Nicolas Weill, *Le Monde des Livres* du 13 mai 1994 (la page « essais ») : « Sarah Kofman, proche de Jacques Derrida, s'attache à montrer que Nietzsche n'a jamais versé dans la passion antisémite » [...] « cette version aristocratique de l'histoire de l'antisémitisme est pour le moins désuète » ; il ajoute alors que Sarah Kofman aurait écrit RORL « comme si elle avait pressenti l'objection ». (C'est une partie du fonds encore non cataloguée, correspondance de 1994 liée à la parution de ces deux livres.).

22. Je passe en première personne du pluriel ce qu'elle maintient en troisième personne du pluriel, pour le collectif « les hommes », ou « l'espèce humaine » dans *Paroles suffoquées* – consacré au livre de Robert Antelme et dédié à son père qui n'est pas revenu d'Auschwitz. Cet essai de véritable témoignage philosophique – rare en cela – a été écrit l'été 1985 en même temps qu'un livre sur le mot d'esprit chez Freud, mais ne sera délibérément publié qu'en 1987, cf. un entretien radiophonique avec Laure Adler, diffusé dans *Les nuits magnétiques* en décembre 1986 (un enregistrement m'en a été prêté par sa sœur Annette Kofman-Cimerman et son mari).

23. Selon les documents de l'État civil à Paris, le décès est constaté le 15 octobre au matin, ayant eu lieu dans la nuit. Le 15 octobre 94 est un samedi. Elle parle des nuits de Shabbat avec son père dans RORL.

24. Rachel ROSENBLUM, « Cure ou répétition du trauma ? », *Revue française de psychosomatique*, n° 28, 2008, p. 69 et 70 ; je réfère l'étude initiale de 1998 à partir de sa version accessible au public : « Peut-on mourir de dire ? Primo Levi, Sarah Kofman », *Revue française de psychanalyse*, n° 1, 2000, p. 113-137. Elle cite, bien sûr, Jorge SEMPRUN, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1996. R. ROSENBLUM reprend le matériau de ses recherches poursuivies depuis dans « Distancing Emotion. Surviving the Account of Catastrophe », *Passion in context II*, n° 1, 2011, p. 119-150. Elle les a présentées lors du colloque international, *Comment lire Sarah Kofman ?*, coordination I. Ullern, Paris, 14-17 mai 2014, et elles ont fait l'objet d'une intervention approfondie de Ginette Michaud, université de Montréal.

25. La parabole est celle du Talmud de Babylone, « Traité Hagigah 14, 15 » que R. ROSENBLUM (p. 134-135 et note) re-raconte à partir d'un faisceau de références littéraires : elle emprunte sa simplification à Elie Wiesel, rappelle qu'on la trouve chez Kafka, et la rapproche de la pensée de Primo Levi par une analogie indirecte entre Auschwitz et le lieu d'une connaissance trop extrême (elle situe également sa reprise par rapport à quelques autres lectures contemporaines dont elle se démarque, en ne s'inscrivant délibérément pas dans la tradition talmudique de cette *baraïta*, le plus souvent rapportée à la question de l'expérience mystique et à la figure de Rabbi Akiva et ses disciples). Il s'agit de la parabole des quatre sages, « visiteurs », « amis », « compagnons » (*sic*) qui entrent « au jardin de la connaissance interdite ». L'un meurt, l'autre devient fou en vomissant, le troisième perd la foi et devient hérétique. Seul le dernier, Akiva, ressort indemne. C'est, au fond, tout autant une métaphore de la cure analytique...

26. Cette série d'études comprend une double analyse de l'affaire Wolkomirski, « Hurbinek, d'entre les morts : Benjamin Wilkomirski », dans Anny Dayan-Rosenman, C. Trévisan (dir.), *Le*

survivant. *Un écrivain du XX^e siècle*, Textuel, n° 43, 2003, p. 159-177 et dans « Un destin écran » ou « L'homme qui avait deux destins », *Revue française de psychanalyse*, n° 3, 2001, p. 845-860.

27. I. ULLERN, « Hériter la violence de l'histoire ? (Pourquoi refuser une tentative d'incrimination de Primo Levi qui banalise le témoin moral et la littérature des écrivains survivants) », publié sur le site de l'Atelier international de recherche sur les usages publics du passé, mis en ligne le 10 juillet 2013, URL : <http://usagespublicsdupasse.ehess.fr> (cette revue a pour ISSN, le n° 2115-9408).

28. Sarah KOFMAN, « Aristote et les présocratiques », *Quatre romans analytiques*, Paris, Galilée, 1974, p. 20-30 et « Shoah ou la Dis-Grâce », *Les nouveaux cahiers*, n° 95, hiver 1988/89, p. 67 (contre le négationnisme et un possible rapport avec la philosophie de Hegel).

29. Dans *Les Cahiers du Grif*, Hors-série n° 3 « Sarah Kofman, 1997, plusieurs en témoignent, outre Jean-Luc NANCY, Françoise COLLIN, Jean MAUREL, J. DERRIDA ; voir aussi Françoise ARMENGAUD, « Le rire de Sarah », *Fusées*, n° 16, 2009 [1997], p. 12-17 ; une de deux ses sœurs aînées, que j'ai retrouvée et plusieurs fois interrogée avec son propre mari, à leur domicile parisien, Annette et Charles Cimerman, m'ont d'abord longuement parlé du rire de Sarah et de ses blagues.

30. Marion FELDMAN, *Entre trauma et protection : quel devenir pour les enfants juifs cachés en France (1940-1944) ?*, Toulouse, Erès, 2009. Elle a employé cette appellation dans sa communication à propos de Sarah Kofman, lors du colloque international, *Comment lire Sarah Kofman ?*, coordination I. Ullern, Paris, 15-17 mai 2014.

31. Concernant les documents d'état civil sur lesquels je m'appuie, je remercie Pascal Butel, responsables des archives à l'IMEC, pour son aide à la consultation du fonds Sarah Kofman, y compris la partie encore non cataloguée, Caen, avril et août 2014.

32. Comme en témoigne aussi l'écrivain Janine Altounian, fille de rescapés du génocide arménien ayant émigré à Paris, « il faut apprendre un métier utile, pas faire des études. Le temps n'est surtout pas aux métiers intellectuels qui posent des questions », échanges personnels entre juin 2012 et mai 2014.

33. I. ULLERN, « Le jugement à l'épreuve du livre d'Ezékiel : une invitation à l'ordalie herméneutique », *Cahiers bibliques*, n° 31, 1992, p. 15-25. Gérard HADDAD, *Manger le livre. Rites alimentaires et fonction paternelle*, Paris, Hachette, 2012. Dans un des trois « fragment d'analyse » qu'elle a publié, Sarah Kofman raconte la place, en elle, de la nourriture et du rituel juif dans son enfance, en se situant par rapport aux réactions différentes de son père et de sa mère au moment des premières pénuries sous l'Occupation, « Sacrée nourriture », repris dans *Les Cahiers du Grif*, Hors-série n° 3 « Sarah Kofman », 1997 [1987], p. 167-168.

34. S. KOFMAN, « La question des femmes : une impasse pour les philosophes », *Les Cahiers du Grif*, n° 46, 1992, p. 65-74 (entretien).

35. S. KOFMAN, « L'opération de la greffe », dans « Un philosophe *unheimlich* » [1973], essai repris dans *Lectures de Derrida*, Paris, Galilée, 1984.

36. Dans *Quatre romans analytiques*, Paris, Galilée, 1974, également pour les guillemets qui suivent dans cette phrase.

37. Voir au moins S. FREUD, *Le Moi et le Ça*, Paris, dans la traduction française republiée par Payot, collection « Petite Bibliothèque Payot », 2010 [1923].

38. *Autobiogriffures*. Du « Chat Murr » de Hoffmann, Paris, Galilée, 1984 [1976], p. 73 et suivantes.

39. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* est un essai publié en 1910 (on le trouve en plusieurs traductions françaises aujourd'hui), « Un souvenir d'enfance dans *Fiction et vérité* de Goethe » est un article publié en 1917 (disponible en traduction française dans le recueil *Essais de psychanalyse appliquée* ou dans sa reprise récente, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*).

40. Jean-Luc NANCY, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, Hors-série n° 3 « Sarah Kofman », 1997, p. 29-38.

41. Je ne développe pas plus ce point philosophique important qui trame toute le propos de *Paroles suffoquées*. Je me permets de renvoyer à mes études dans I. ULLERN (dir.), *Penser en commun ? Un rapport sans rapport. Jean-Luc Nancy et Sarah Kofman lecteurs de Blanchot*, Paris, Beauchesne, 2015.
42. Publiquement au sens d'une ouverture médiatique. Elle en a déjà parlé, en public de pairs, lors d'un colloque consacré à Jean-François Lyotard en 1980 ; son propos est rapporté par Jean-François LYOTARD dans « Discussions, ou : phraser "après Auschwitz" », dans Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy (dir.), *Les fins de l'homme. Autour de Jacques Derrida*, Paris, Galilée, collection « La philosophie en effet », 1981, p. 310. J'ai analysé cela dans « Kofman lit Derrida », Sarah Kofman et Jacques Derrida. Croisements, écarts, différences, G. MICHAUD, I. ULLERN (éd.), p. 103-110.
43. Faut-il juste rapprocher, sans rien en dire, ce shabbat massacré de la nuit de la mort de Sarah ?
44. Ou « ma propre part », j'ai un doute, à l'oreille, sur la vocalisation de ces trois mots. J'ai également été frappée par la prononciation du nom « Auschwitz » par Sarah kofman (qui a, de plus, un léger cheveu sur la langue). Elle prononce « Aus »/« chwitz », et fait elle-même un rapprochement, à propos de ses deux livres, entre le « Witz » (mot d'esprit) et « Aus/ch/witz », rapprochement qu'elle espère respectueux mais qui à l'évidence importe à son effort dédoublé, à toute la densité traumatique que ces deux livres mettent au travail ; traumatique au sens aussi d'un trauma collectif, si ce n'est historique, sens qui n'est pas un instant perdu de vue jusque dans la part la plus intime et personnelle de ce témoignage.
45. *Explosion II. Les enfants de Nietzsche*, Paris, Galilée, 1993, p. 371. Ce passage époustouflant est à juste titre longuement et vigoureusement discuté par Mathieu FRACKOWIAK dans son essai foucauldien et butlerien sur *Sarah Kofman, et le devenir – femme des philosophes*, Paris, Hermann, 2012, « Quelque chose dans ce texte ne fait pas sens à moins que ce sens ne rejette Sarah Kofman hors de la philosophie... » (p. 106) – ce qu'il entend refuser. Lui aussi s'intéresse à ce qu'il nomme « critère de viabilité » dans le rapport au texte, et valorise de part en art « l'expérience de la lecture et de l'écriture pour laquelle la philosophie engage le sujet tout entier » (sa dernière page). Je reproche cependant à cette étude, quels que soient par ailleurs sa rigueur et son intérêt propre (la propre recherche de Mathieu Frackowiak sur le genre et le travestissement philosophique), de ne mentionner en rien la biographie de la philosophe, c'est-à-dire cette question pourtant si décisive, dit-elle précisément, dont elle est contrainte de témoigner, dont elle accepte de devenir témoin, non pour elle-même mais pour l'autre. Il s'agit de quelque chose de plus qu'une expérience singulière de lecture : il s'agit précisément de ce qu'elle-même appelle « philosopher tout autrement », nécessairement « après Auschwitz ». Certes, ce n'est pas facile de répéter, répliquer, perlaborer l'héritage de cette question si pénible et aporétique. Mais comment, pourquoi lire Sarah Kofman en pensant légitime de l'éviter ?
46. Au sens kantien développé par Jean-François LYOTARD, *Le différend*, Paris, Minuit, 1983. La comparaison, dynamique, contrastée, entre les lectures philosophiques de Freud par Lyotard et par Kofman est à engager. Je suis redevable à la philosophe et psychanalyste Françoise COBLENCÉ, auteur d'un essai récent sur Jean-François Lyotard (avec Michel ENAUDEAU, *Lyotard et les arts*, Paris, Klincksieck, 2014), de ses encouragements à explorer cette première impression.
47. *Nietzsche et la scène philosophique*, Paris, Galilée, 1986 [1979], paragraphe « Le masque de la sérénité ». Mais c'est R. Rosenblum qui a montré ce processus de montée du profond – de la vie psychique, au fond – que la surface du texte recueille, chez Sarah KOFMAN, dans *Comment s'en sortir ?*
48. Mémoires datées de 1903 tandis que l'étude de Freud fut publiée en 1911 : Sigmund FREUD, *Le président Schreber. Un cas de paranoïa*.
49. J'ai juste indiqué comment on peut le mettre en rapport avec l'histoire dans I. ULLERN, « Hantise du passé et éthique médicale : À propos de : « Une médecine de mort », revue en ligne

mis en ligne le 3.7.2018, *Futurs*, 2018, n° 3, URL : <https://www.politika.io/fr/notice/hantise-du-passe-ethique-medicale-a-propos-medecine-mort>, consulté le 17 octobre 2018 (cette revue a pour ISSN, le n° 2558-7935).

50. Jean-Luc NANCY, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, Hors-série n° 3 « Sarah Kofman », p. 30.

51. Prospero (duc de Milan) : « We are such stuff. As dreams are made on, and our little life. Is rounded with a sleep », W. SHAKESPEARE, *The Tempest*, Acte IV, scène 1.

RÉSUMÉS

Toute biographie est une énigme et, d'abord, une impossibilité : écrire la vie et en écrire l'effectivité dans l'histoire, l'irréductibilité performative entre hasard et fatalité, comment est-ce possible ? Si l'historiographie apprend de la littérature comment le biographique opère en transformant les rapports au passé, les pluralise, les défait pour recouvrir leur potentiel sans esprit de synthèse (narrative), la philosophie, pour sa part, peut suivre d'autres voies que l'épistémologie ou l'herméneutique : en associant l'écriture du témoignage survivant et une lecture investie, « explosive » de textes tuteurs en philosophie (Nietzsche, Freud, Comte, Platon...), Sarah Kofman parle, effectue et donne à penser ce qu'écriture et textes rapportent à la vie, qu'elle nomme « vie comme texte » pour définir, par cette construction, un tissu psychique en réflexivité vitale. La philosophie de Sarah Kofman est présentée ici pour dessiner l'originalité avec laquelle elle met en œuvre cette problématisation créatrice...

All biographies constitute a puzzle and at first an unfeasible attempt: writing about life is writing about the effectiveness in history, the performative irreducibility between chance and fatality, how is it possible? If historiography learns from literature how the biographical approach operates by transforming the relationships of the past, it pluralizes them, defeats them to recover their potentiality without a synthetic mind (narrative), philosophy from its part can follow other ways than epistemology or hermeneutics by associating the writing of the surviving testimony with an invested and “explosive” reading of texts related to philosophy (Nietzsche, Freud, Comte, Platon...). Sarah Kofman speaks, makes and gives us to think, what writing and texts bring back to life, what she defines “life as text”, by this construction, a psychic fabric in vital reflexivity. Sarah Kofman's philosophy is presented here in order to draw on the originality with which she implements this creative problematic

INDEX

Mots-clés : Sarah Kofman, philosophie et biographie, témoignage en philosophie

Keywords : Sarah Kofman, Philosophy and Biography, Testimony in Philosophy

AUTEUR

ISABELLE ULLERN

Doyenne de la Faculté libre d'études politiques (académie de Versailles), Isabelle Ullern enseigne la philosophie politique en formation continue supérieure. Elle effectue la plupart de ses recherches à l'Atelier international « Usages publics du passé » (LabEx Tepsis, ÉHESS). Devenue spécialiste de Sarah Kofman après avoir œuvré à l'inventaire de ses archives encore non cataloguées lors d'une mission pour l'IMEC en 2014, elle publie régulièrement en revues ses travaux sur ces archives et cette philosophe. Travaux récents : (avec P. Gisèle, dir.), *Penser en commun ? Un rapport sans rapport* [J.-L. Nancy et S. Kofman, lecteurs de Blanchot en différend], Paris, Beauchesne, 2015 ; (avec S. Loriga, dir.), « Passés non maîtrisés », dans *Passés Futurs* 2017/1, [revue en ligne sur la plateforme Politika] ; « La hantise du passé de la "médecine de mort" ("Qu'est-ce qui distingue une construction philosophique d'une construction délirante ?" S. Kofman) », dans *Passés Futurs* 2018/3 ; (avec G. Michaud), *Sarah Kofman et Jacques Derrida : croisements, écarts, différences*, suivi des *Lettres à J. Derrida* de S. Kofman, Paris, Hermann, 2018.
E-Mail : iullern [arobase] flepes [point] fr

Dean at the Faculté libre d'études politiques (Versailles Academy), Isabelle Ullern teaches political philosophy in superior in-service training. She made most of her research in connection to the international Workshop "Public Uses of the Past" (LabEx Tepsis, EHESS). She became a specialist on Sarah Kofman after having worked in the inventory of her archives, still not cataloged during a mission for the IMEC in 2014. She publishes in magazines her work on these archives and this philosopher. Latest publications: (with P. Gisèle, dir.), *Penser en commun ? Un rapport sans rapport* [J.-L. Nancy et S. Kofman, lecteurs de Blanchot en différend], Paris, Beauchesne, 2015; (with S. Loriga, dir.), "Passés non maîtrisés", in *Passés Futurs*, 2017/1, [on line publication Politika]; "La hantise du passé de la 'médecine de mort' ('Qu'est-ce qui distingue une construction philosophique d'une construction délirante ?' S. Kofman)", in *Passés Futurs* 2018/3; (with G. Michaud), *Sarah Kofman et Jacques Derrida : croisements, écarts, différences*, suivi des *Lettres à J. Derrida* de S. Kofman, Paris, Hermann, 2018.
E-Mail : iullern [arobase] flepes [point] fr